

Xavier Massé

Extrait de

Némésis

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2020, Tournada Éditions

Prologue

Joachim Kroll, né en 1933, a été arrêté en 1976 pour l'enlèvement d'une fillette de 4 ans. Quand les policiers sont arrivés à son domicile, ils y ont trouvé le corps découpé de l'enfant. Des morceaux se trouvaient dans le frigo, une main cuisait dans une casserole et les intestins étaient coincés dans le vide-ordures. Kroll a admis avoir tué la fillette et a fourni tous les détails concernant quatorze autres meurtres s'échelonnant de février 1955 à juillet 1976. Treize des victimes étaient des femmes. Elles ont été violées, puis étranglées, poignardées ou noyées. Des tranches de chair ont été découpées sur les fesses et les cuisses de certaines d'entre elles.

Collège de Bergame, 21 janvier 1972, Pennsylvanie.

Comme tous les matins, Jason Peerse, 14 ans, prend le chemin de l'école, mais deux cents mètres avant d'arriver, il change d'itinéraire. Il entre dans l'église et monte tout en haut du clocher. De son sac, il sort la carabine de son père et tire sur des élèves au hasard. Puis, après avoir vidé le chargeur, il saute dans le vide. Bilan : quatre morts et trois blessés, sans compter Jason.

C'est le 22 mars 2008 que la jeune Helen Fischer est vue pour la dernière fois, sortant de sa maison. Elle part faire son footing. Dix ans plus tard, Stéphane Colombus, chirurgien-dentiste, comme tous les jours, quitte son domicile pour se rendre à son travail. Ce matin-là, inquiétés par des bruits venant de chez lui, ses voisins appellent la police, qui

découvrira Helen Fischer enchaînée au fond d'une cave, isolée, rouée de coups et couverte de lacérations. À côté d'elle gisaient les corps de deux nourrissons, ainsi que des morceaux de cordons ombilicaux momifiés.

J'avais de quoi lire... Il y avait au moins une cinquantaine de coupures de journaux, toutes aussi atroces les unes que les autres. J'en feuilletai encore quelques-unes, ne comprenant pas pourquoi j'avais ces documents entre les mains ni pourquoi je les lisais.

Voilà à quoi j'en étais réduit au terme de cette enquête : parcourir ces effroyables comptes-rendus. Comme si je n'avais pas subi assez d'atrocités ces derniers jours ! Tout ça à cause de Vincent ! Pourquoi lui avais-je dit « oui » ?

Toute cette histoire avait commencé lorsqu'on avait retrouvé le corps de Gaëlle Parme.

La victime était dans un piteux état. Lorsque nous l'avions trouvée, outre des traces de ligatures vouées à entraver tout mouvement, elle avait été amputée à vif de la plupart de ses doigts, certains de manière chirurgicale, tandis que d'autres présentaient des traces de morsures.

Le bas de son corps, du bassin aux orteils, était emprisonné dans un bloc de béton. L'autopsie avait révélé, cachées sous ce demi-sarcophage artisanal, des lacérations profondes et répétées. Gaëlle avait assurément vécu un calvaire. Son tortionnaire avait empêché les blessures, qu'il lui avait infligées, de cicatriser jusqu'à putréfaction, ravivant les plaies grâce à de l'acide. Elle avait été maintenue en vie et consciente toute la durée du processus à l'aide d'une pharmacopée savamment choisie, mais de laquelle avaient évidemment été omis les antalgiques. Elle avait ainsi souffert le martyr

chaque jour un peu plus. Son assassin en avait fait sa poupée de chiffon, et il avait veillé à pouvoir jouer avec elle le plus longtemps possible. Puis, repu, lassé, il l'avait laissée agoniser avant de l'abandonner. Gaëlle n'avait pas été violée. Une chance !

Au fil de notre enquête, à l'aide de la cellule psychologique, nous avons établi un profil : nous avons affaire à un homme entre 25 et 40 ans, probablement de race blanche. Une personne intelligente, minutieuse, avec un savoir médical et de gros moyens. Pour Vincent et moi, tout le monde était suspect ; nous ne voulions écarter aucune piste. En quelques jours, la panique s'était installée dans le village, mais pas que : elle s'insinuait au sein même de nos équipes de police.

Car même si, de nos jours, les gens sont malheureusement habitués à voir des horreurs (dans les médias, les journaux... des meurtres, des viols...) et que la police est coutumière de ce genre de découvertes, je crois sincèrement que personne n'est jamais réellement prêt. Et ce jour-là, Vincent et moi n'étions vraiment pas prêts à faire face à ce que nous allions découvrir.

Les villageois étaient à la limite de démarrer une chasse à l'homme, avec le risque d'une guerre sans merci, une course contre la montre entre les habitants et les forces de l'ordre.

Alors pourquoi une telle déferlante après la mort de Gaëlle Parme ?

Tout simplement parce que, quand nous avons retrouvé son corps, Gaëlle n'était âgée que de quatre mois...

« ... ne t'inquiète pas, David, ça ne sera pas long, tout va très bien se passer... »

Je sursautai. Au départ, j'ai cru que c'était seulement la pluie. Puis l'orage. Finalement, ce n'était que mon portable, qui vibrait régulièrement depuis un bon quart d'heure. Difficilement, j'essayai de l'attraper avec le bras sans bouger le reste de mon corps. Je n'arrivais même pas à ouvrir les yeux tant j'étais fatigué. Encore ce foutu rêve. Et j'avais mal au bras. Comme d'habitude.

N'arrivant pas à atteindre mon téléphone, je laissai tomber en espérant que mon correspondant en ferait tout autant. Mais ce ne fut pas le cas ; il appela de nouveau.

Décidément, en ce samedi matin, personne ne voulait me laisser dormir ! Le jour transparaisait à peine à travers les rideaux. Qui pouvait bien insister autant ? Ma mère ? Impossible, elle ne dérangerait pas son petit bichon à une heure aussi matinale. Une ex ? Euh... non. Le boulot peut-être, mais on m'aurait laissé un message.

Au cours de mes réflexions, mon téléphone vibra de nouveau. Il y avait peut-être une tuile. Je me relevai, m'assis au bord du lit et me passai la main sur le visage, histoire de me réveiller un peu. Puis je frottai mon foutu bras gauche. Toujours ces fourmillements. J'avais beau avoir consulté un nombre incalculable de médecins, aucun n'avait été capable de trouver l'origine de ces douleurs. Tout en grognant, je pris ce satané portable.

« Vincent ! m'exclamai-je. Mince, alors... »

Au moins cinq ans que je n'avais pas discuté avec Vince, mon ami d'enfance encore aujourd'hui. On ne s'était plus parlé non pas à cause d'un différend, mais simplement parce qu'on s'était un peu perdu de vue à cause de la distance et de nos boulots respectifs.

Je décrochai :

« Allô, Vince ? »

– David... ? C'est moi, c'est Vincent ! Il faut que tu viennes ! Il faut que tu me rejoignes dans notre village d'enfance... il s'est passé quelque chose... c'est horrible, je n'ai jamais vu ça !...

– Oh ! Calme-toi, Vince ! »

Vincent débitait ses phrases à toute vitesse sans reprendre son souffle. Je ne l'avais jamais vu comme ça.

« Hé, respire, mon pote ! Je ne comprends rien de ce que tu me racontes. De quoi tu parles ? »

– O.K... Excuse-moi. »

Vincent se racla la gorge et inspira un bon coup.

« David... As-tu regardé la télévision ces derniers jours ? »

Je réfléchis rapidement, essayant de me souvenir des dernières infos que j'avais suivies. En réalité, je n'avais pas allumé cette fichue télé depuis au moins quinze jours.

« Non. »

– Alors, branche-toi sur la chaîne 16. »

Je pris la télécommande.

« C'est bon ? »

– Oui, oui, attends, ça vient. »

Je sélectionnai la chaîne d'information en direct. Ils parlaient du gouvernement, rien de plus banal. Mais à y regarder de plus près, il y avait un bandeau qui circulait en boucle : une alerte enlèvement. Un nourrisson de quatre mois kidnappé six jours plus tôt. À Assieu.

Je comprenais un peu mieux tout le charabia de Vincent et pourquoi il me parlait de notre village.

« Je viens de voir, Vince.

– Il faut que tu viennes, David, tout de suite ! »

Je sentis de la panique dans la voix de mon ami. Ce n'était pourtant pas son genre.

Vincent et moi étions originaires d'Assieu, un petit village de campagne situé à une cinquantaine de kilomètres de Lyon. Nous avons poursuivi nos études à Grenoble, animés tous deux par la même passion : les énigmes, les enquêtes, la justice... bref, l'envie de devenir flics. Nos petits jeux de gamins nous avaient amenés à entrer dans les forces de l'ordre. C'est là que nos routes s'étaient séparées : j'avais intégré la Criminelle, et Vince, la brigade des mineurs. Il avait opté pour cette branche parce qu'il était persuadé qu'il fallait aider les jeunes délinquants à trouver leur place dans la société, essayer de les remettre sur le bon chemin tant que c'était encore possible, avant qu'ils n'atteignent un point de non-retour. Pour lui, tenter de soigner une branche malade était toujours mieux que laisser la pourriture gagner l'arbre tout entier.

« Mais je ne comprends pas, Vincent : pourquoi veux-tu que j'aille à Assieu ? O.K., un bébé a disparu, mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je n'y connais rien, c'est toi le spécialiste !

– Je ne peux pas t'expliquer, David, prends tes affaires et viens !

– Mais... »

Je me frottai à nouveau le visage pour être sûr que j'étais totalement réveillé. Tout allait vite en ce début de matinée. Trop vite pour moi.

« David... je t'expliquerai une fois sur place. De toute façon, tu es libéré pour ça. Mon boss a appelé au-dessus, tu es affecté ici le temps de l'enquête.

– Quoi ! ?

– J’ai demandé de l’aide. Notre affaire passe en haute priorité. Et ton nom est ressorti. Ils vont t’appeler.

– Mais c’est un enlèvement !

– Plus maintenant. Nous avons retrouvé l’enfant. »

Il y eut un long blanc. Je sentais que Vincent n’osait pas parler.

« Je n’ai jamais vu ça, David... Il faut que tu viennes, on a besoin de tes services. Les médias n’ont encore fait aucune annonce, mais ça ne va pas tarder. Dépêche-toi.

– Il... il est mort ? demandai-je.

– Pire que ça... Je n’ai vraiment pas le temps de t’expliquer, mais ramène-toi, nous sommes sur l’enquête ! Il faut que je raccroche. Je serai à l’église. Fais au plus vite.

– Euh... ça marche, dis-je en reprenant mes esprits. Écoute, je m’habille et je pars, ça te va ?

– Merci, David... Merci. Appelle-moi quand tu seras sur place.

– Pas de problème et... détresse, Vince, d’accord ? »

Vince souffla, l’air de dire « oui, facile à dire ».

« À tout à l’heure. »

Je raccrochai. J’étais assis sur mon lit, en caleçon, la tête dans le cul, et je n’arrivais pas à croire que j’allais repartir trente ans en arrière. Qu’est-ce que c’était que cette histoire ? Je fixai de nouveau la télévision et constatai que le message d’alerte enlèvement défilait toujours.

« Merde alors... » marmonnai-je.

Dans la foulée, j’appelai mon supérieur :

« J’attendais ton appel ! Tu es à Assieu ? demanda mon chef d’un ton ferme.

– Euhhhh... non ! Chuis encore dans ma challe de bains ! » dis-je en me lavant les dents, la bouche pleine de dentifrice.

« Mais bordel ! Qu'est-ce que tu fous ? Tu devrais déjà y être ! cria-t-il comme à son habitude.

– Mais, chef, je viens juste d'avoir l'info...

– David, écoute-moi : tu te bouges, tu prends ta plaque, ton flingue et tu pars maintenant ! Je me fous que tu sois à poil, en pyjama... Tu pars tout de suite ! »

Il me fit rire... Je crois que je ne l'avais jamais entendu parler normalement : crier était son mode de discussion. Il était chiant, il gueulait tout le temps... mais c'était le meilleur.

« Oui, mon chef chéri, je pars ! Vous entendez ? Ça, c'est le bruit de mes clefs... Je ferme ma porte... »

J'étais en train d'enfiler la ceinture de mon jean...

« Arrête de déconner, David, je te veux à Assieu dans moins d'une heure ! Les plus hautes instances viennent de me sonner les cloches pour qu'on résolve cette affaire rapidement ! Donc, tu pars et tu me règles ça.

– Briefez-moi sur ce que vous savez.

– À vrai dire, je n'ai pas grand-chose : c'est ton pote qui a alerté son supérieur, qui a appelé le sien et c'est monté chez nous. Mais apparemment, c'est du lourd. Le procureur a demandé de l'efficacité et de mettre le maximum de moyens. Ton nom est ressorti très rapidement dans la hiérarchie. Ne me demande pas pourquoi... mais c'est ton village natal, tu connais tout le monde, tous les quartiers... je pense que c'est pour ça.

– Mais, chef... ça fait des lustres que je ne suis plus d'Assieu et... »

Il me coupa la parole :

« David, je n'en ai rien à foutre, tu y vas ! Tu rejoins ton collègue et cette affaire devient une priorité nationale !

– Nationale ?

– Oui, nationale... Je ne plaisante pas, il va falloir résoudre ce bordel rapidement. »

Le ton de mon supérieur s'était radouci, histoire de bien me faire comprendre l'importance de l'enjeu que je n'avais pas vraiment saisie.

« Chef... »

Deux secondes s'écoulèrent.

« Je pars, et on va résoudre tout ça.

– David, je compte sur toi.

– Oui, boss.

– Hé ! David ?

– Oui, boss ?

– Fais gaffe à toi.

– Euh... O.K. Merci. »

C'était bien la première fois que mon chef semblait s'inquiéter pour moi. Inhabituel... et étrange. Mais pas le temps de cogiter. Je finis de préparer mes affaires ; je ne savais pas pour combien de temps je partais.

Retourner à Assieu, le village de mon enfance... Que de souvenirs j'avais laissés là-bas ! J'étais envahi d'un double sentiment : d'abord excité comme un gosse, à me demander si tout avait changé, comment j'allais retrouver les décors que j'avais laissés il y avait maintenant des années, et ensuite impatient de revoir Vince. Même si, cette fois, mon ami avait l'air effrayé alors que je ne l'avais jamais connu dans un tel état.

Et que penser de mon chef, en mode panique générale ? Qu'avait-on bien pu lui dire pour en arriver là ?

Je ne savais pas où j'allais mettre les pieds, mais j'y allais à pieds joints...

À peine sorti de l'autoroute, je longeai la nationale 86, puis bifurquai vers le barrage de Reventin-Vaugris pour retrouver la fameuse route nationale 7 et la montée des grands pavés. Elle n'avait rien d'extraordinaire, mais pour moi, elle évoquait toute ma jeunesse, un été en particulier.

Il faisait extrêmement chaud en ce mois d'août, et Vince et moi allions à la piscine tous les jours. Nous aurions pu nous rendre à celle de Roussillon, à la fois pas loin et pas chère. Mais non... Nous voulions aller à celle de Saint-Romain-en-Gal. Tous les jours, à vélo, nous nous tapions quarante kilomètres aller-retour. Une course effrénée à celui qui arriverait le premier jusqu'à cette fameuse montée des grands pavés. À l'aller, nous la prenions à revers, et elle devenait une belle descente sur laquelle nous filions à toute vitesse, à la limite de nous mettre en danger. Mais à l'époque, on s'en fichait, le principe étant d'aller le plus vite possible ! Je vous l'accorde, nous n'avions pas choisi cette piscine uniquement pour le voyage en deux roues plein de délires surtout très débiles, mais tout simplement, et surtout, pour... les filles ! Elles étaient bien plus jolies et plus nombreuses à Saint-Romain-en-Gal.

Mais puisqu'on n'a jamais rien sans rien, passé la journée de drague intense, nous devions en payer le prix en rentrant chez nous. Ainsi, après des heures de soleil et un nombre incalculable de sauts depuis le plongeoir, nous retrouvions nos vélos et nos vingt kilomètres de route où, cette fois, la notion du plus rapide, étonnamment, avait complètement disparu, laissant place à cette fameuse montée des grands pavés

devenue aussi interminable que harassante. Finalement, je me souvenais surtout de cette route pour toutes les souffrances qu'elle nous avait fait endurer sur le chemin du retour durant ce mois d'août.

Aujourd'hui, je remontai la côte en voiture en prenant les virages un peu serrés, un petit sourire en coin : je m'éclatais comme un gosse.

Arrivé au sommet, j'aurais pu continuer par la route principale, mais je voulais couper à travers la campagne. Peut-être pour prolonger un peu mes souvenirs, mais surtout pour être plus rapide et arriver par l'arrière d'Assieu : la réalité refaisait surface, et mon instinct me dictait d'entrer en scène de la manière la plus discrète possible, autrement dit, par la petite porte.

J'avais donc décidé de couper à travers champs, la partie la plus ancienne du village. Pour le resituer dans son contexte, Assieu est un village d'agriculteurs où règnent la nature, les fermes, l'élevage et surtout les cultures : maïs, vergers, blé, tournesols...

Assieu, c'était ça ! J'avais été élevé par une nounou d'enfer au milieu des poules et des lapins. Ce village représentait pour moi la simplicité et le plaisir de vivre.

De nouveau dans mes souvenirs, je parcourais ces routes sinueuses bercé par mes songes. Le paysage défilait sous mes yeux, mais je ne me rendis pas immédiatement compte qu'il avait changé.

C'est lorsque j'aperçus quelques épouvantails que la réalité me sauta aux yeux. Ces mesquineries affreuses destinées à faire fuir ces satanés corbeaux, d'habitude, on ne les voyait quasiment pas, sauf du ciel. Mais là, les pantins étaient bien visibles, plantés au milieu des champs, comme si toutes les cultures qui leur servaient habituellement de vêtement, ces hautes tiges de maïs qui autrefois les cachaient suffisamment pour qu'on les ignore, avaient totalement disparu. Les champs

étaient devenus désertiques. Tels des soldats morts sur un champ de bataille, les épouvantails n'étaient plus que des cadavres gisant sur un sol dépourvu de toute vie.

Ce fut un choc visuel : ce n'était pas le village que j'avais connu. Où étaient passées toutes ces cultures ? Et quid des tracteurs et des moissonneuses ? Les rouleaux de paille sur lesquels nous nous jetions quand nous étions gosses ?

Il n'y avait plus rien. Rien, hormis une odeur âcre flottant dans l'atmosphère. Je ne reconnaissais plus rien.

« Ben merde, alors... » chuchotai-je.

Reprenant mes esprits, je décidai de passer à la vitesse supérieure, mon but premier n'étant pas de faire un état des lieux de mon ancien village. J'appuyai donc sur l'accélérateur de mon Audi.

J'arrivai à l'entrée d'Assieu par les bois. Ça aussi, c'était un gouffre à souvenirs, la deuxième particularité du village : il était bordé d'un immense bois s'étendant sur plusieurs hectares. Pendant que je me remémorais nos multiples périples et constructions de cabanes, sans m'en rendre compte, mon bolide avait atteint une vitesse excessive.

Soudain, surgie de nulle part et plantée au milieu de la route, une vieille dame semblant déguisée apparut.

Je pilai, écrasant la pédale de frein jusqu'au plancher. Mes pneus hurlèrent leur désaccord, laissant en prime une trace noire sur le bitume humidifié par la brume. Par chance, je parvins à m'arrêter à quelques centimètres de l'inconnue.

Blanc comme un linge, les mains crispées sur le volant, j'avais retenu ma respiration. Soulagé, mais stressé, je délivrai le frein de la pression de mon pied et inspirai un grand coup.

« Oh ! la vache ! »

Mon essuie-glace s'était mis automatiquement en marche à cause de l'humidité. Je regardai devant moi et, entre deux de ses va-et-vient, vis que la femme n'avait pas bougé.

Elle me fixait, mais n'avait pas l'air effrayée. Comme si elle avait été certaine que j'allais m'arrêter. Je la dévisageai. Elle était assez âgée, mais surtout accoutrée de robes crasseuses superposées et déchirées. Elle avait les cheveux longs, noirs et sales. Un panier à la main, elle semblait sortir d'un sentier de la forêt.

Elle ne bougeait toujours pas et continuait de me regarder. J'étais comme paralysé.

Dans un sursaut, j'ouvris la portière : il fallait que je sache si elle allait bien. Je sortis tout doucement de ma voiture, car j'étais incapable de prédire la réaction de cette femme étrange.

« Ça va, madame ? Vous allez bien ? »

Elle me fixait encore, mais ne répondit rien.

« Je... je ne vous avais pas vue, et c'est vrai que j'arrivais un peu vite, je suis désolé... »

Elle resta de marbre.

« Euh... Ça va, vous vous sentez bien ? Je peux vous aider ? »

Toujours silencieuse, elle me tourna le dos et se dirigea vers l'autre partie de la forêt.

« Madame ! Attendez ! Madame ! »

Elle poursuivit sa route sans dire un mot et s'enfonça à travers les premières broussailles, où elle disparut en quelques secondes.

J'étais maintenant comme un idiot au milieu de la route.

« Mais qu'est-ce que... ? »

Je ne comprenais pas ce qu'il venait de se passer ni à qui j'avais eu affaire. Cette vieille femme aux allures de bohémienne me laissait sans voix.

Je remontai dans ma voiture, les cheveux déjà humides. Je me frottai la tête et le visage : cet incident m'avait mis un coup.

« Mais c'est quoi ce village, bordel ? »

Avec plus de prudence, je repris la route. Au bout des bois, je tombai sur l'entrée de la commune. Ici, je commençais à reconnaître les lieux. De vieilles maisons en pisé, des fermes...

J'arrivai sur un petit rond-point situé face à la mairie. Sur la droite, un petit parking où je décidai de me garer ; je ne voulais pas passer devant la place principale et donc, l'église.

Je coupai le contact et pris le temps de souffler. J'avais déjà eu un bon coup de chaud en ce début de matinée.

Puis j'appelai Vince.

« Oui, c'est moi !

– Tu es où ? demanda-t-il.

– Garé derrière la mairie.

– Parfait. Rejoins-moi devant l'église. David, ne t'arrête pas pour discuter, beaucoup de villageois sont là et nous guettent. Ils ne comprennent pas pourquoi personne ne peut entrer. Et ils sont déjà tous à cran depuis la disparition de la petite. Ils se doutent de quelque chose. Donc, trace ta route jusqu'à moi.

– O.K., pas de problème, je me ramène. »

Je sentais l'affaire très sérieuse, et remarquai alors la petite boule qui venait de se former dans ma gorge. Généralement, cela était dû au stress et à l'adrénaline, mais là, cela ne présageait rien de bon.

Je marchai le long du trottoir qui bordait la place principale. Il y avait toujours ce brouillard épais, chaque matin et la nuit. Ça aussi, c'était un de mes souvenirs, mais pas des plus réjouissants. Il nous avait toujours effrayés quand on était mômes. Une espèce de fumée blanche opaque et épaisse qui stagnait comme un étage

intermédiaire entre le sol et le plafond. La nuit, il était tellement dense qu'on ne voyait rien à quelques mètres devant soi.

Je regardai autour de moi : l'atmosphère était lourde, étrange. Sur la place, quelques paysans discutaient. Je les observai du coin de l'œil. Ils m'avaient repéré et me dévisageaient, et je ne sentis rien d'amical dans leurs regards. Au contraire. Ils me considéraient comme un étranger, je n'étais pas le bienvenu. Plongés dans un contexte sordide, les vieux semblaient tous méfiants.

Sur la gauche, il y avait toujours la vieille épicerie, fermée par un rideau de fer. Au-dessus, les volets étaient entrouverts et j'aperçus quelqu'un. J'arrivai à distinguer une silhouette de vieille femme qui m'épiait. Tapie dans l'ombre, elle recula légèrement pour que je ne voie pas son visage.

Je n'étais pas à l'aise, il régnait une ambiance de mort, de mal-être. Comme si la foudre venait de s'abattre sur le village et qu'il fallait trouver un coupable. Comme si l'Inquisition venait de reprendre sa place.

Je m'essuyai à nouveau le visage et marchai plus vite. Je me sentais vraiment mal. J'aperçus l'église et Vince, en haut de l'escalier, au téléphone. Il parlait avec la main devant la bouche pour que personne ne l'entende. Alors que je montais les marches, il raccrocha.

Je me plantai face à lui.

« David !

– Vince ! »

Nous nous prîmes dans les bras, nous serrant aussi fort que nous le pouvions.

« Putain, que c'est bon de te revoir... »

– Tu ne peux pas imaginer, mon pote. »

Puis nous nous écartâmes tout en gardant nos bras accrochés l'un à l'autre.

« Je suis content, je suis si content... dit-il, les larmes aux yeux. Merci d'être venu si vite, je me sens rassuré que ce soit toi.

– Eh... ça va ? »

Je le sentais au bord des larmes, mais je savais que nos retrouvailles n'étaient pas la seule source de son émotion. Cette histoire de kidnapping lui avait retourné le cœur.

« Vince, je ne connais pas le fond de tout ça, mais ça a ameuté la terre entière !

– Oui, je sais, et tu vas comprendre pourquoi. J'ai vraiment besoin de toi, parce que résoudre cette histoire ne va pas être simple, et il nous faut une parfaite connaissance des lieux. Tu sais, je n'ai jamais connu ça avant.

– O.K., pas de problème, on va gérer. »

J'avais prononcé cette phrase un peu dans le vide : je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait.

« Je préfère te prévenir : ce qu'il y a à l'intérieur, c'est... dégueulasse.

– Tant que ça ?

– Je ne comprends plus, David... Je ne comprends plus dans quel monde on vit. »

Vincent semblait complètement désespéré. Je penchai la tête légèrement et aperçus, derrière lui, la porte d'entrée de l'église : elle était barrée par de la rubalise, et deux agents étaient postés de chaque côté. Cela en interdisait l'accès, mais indiquait surtout une scène de crime.

« Les villageois vont s'inquiéter et la nouvelle va se répandre comme une traînée de poudre... Ça aussi, il va falloir le gérer. Mais chaque chose en son temps : dis-moi tout, Vince...

– La gendarmerie est venue constater les faits et a transmis le dossier à mon service. À mon arrivée, j'ai fait venir les techniciens de scène de crime et le légiste.

On a déroulé la rubalise et je t'ai appelé. Toute une équipe va être déployée. Nous aurons sûrement l'aide de la gendarmerie pour les interrogatoires ; les autorisations pour tous travailler en commun sont en cours. Nous avons installé notre QG dans la salle des fêtes.

– O.K... Qui a découvert le corps ?

– Le père Henry, en ouvrant les portes de l'église ce matin. Les TSC¹ n'ont trouvé aucune empreinte ni trace d'effraction, mais le père Henry n'est pas certain de l'avoir fermée à clé. Il la laisse souvent ouverte. Parfois, il y retrouve du monde qui y a passé la nuit. Des âmes perdues, comme il les appelle.

– Il n'a pas changé...

– Le cœur sur la main ! Il est toujours aussi brave. Mais là, il a pris un coup, le pauvre. Bref... Il faut que je t'explique le contexte : il y a six jours, on nous a signalé la disparition d'un bébé. On a déployé le plan "Alerte enlèvement", comme pour toute disparition inexplicquée d'un enfant. On a contacté les médias, les journaux, lancé des appels à témoin... sans résultat ! En parallèle, on a interrogé la ville entière : amis, famille, écoles, commerçants... On a procédé à plus d'une cinquantaine d'interrogatoires. Ça s'est produit en pleine nuit, le bébé était dans sa chambre. Cette nuit-là, comme toutes les autres, la maison était fermée à clé ; au matin, elle l'était toujours. On a relevé les empreintes dans la baraque, ça n'a rien donné. Donc, bizarrement, le kidnappeur serait entré sans passer ni par la porte ni par les fenêtres... Et zéro trace dans la cour ou sur la route, pas d'empreintes de pneus... Aucun indice. C'est comme si ce bébé s'était volatilisé. Et il est réapparu de la même façon en pleine nuit, dans cette église.

¹ Techniciens en scène de crime.

– Ou alors, il n’a jamais vraiment disparu... Il était tout simplement planqué dans la maison... Suspects numéro un dans ce genre d’histoire : les parents !

– C’est ce qu’on a pensé d’office. Je te le dis à toi, et rien qu’à toi, mais lors des relevés d’empreintes, j’ai fait poser deux micros. Et j’ai demandé à une équipe de pister les parents jour et nuit... Les écoutes ne révèlent rien de plus que des réactions normales pour des parents qui viennent de perdre un enfant. Et puis, si c’étaient eux, on les aurait vus déplacer le corps à l’église. Sans compter que quand on voit l’état dans lequel est l’enfant à l’intérieur... je me demande comment ils auraient pu le transporter sans laisser aucune trace.

– Bon, allons voir ça. »

Vince posa sa main sur mon épaule.

« J’ai préféré t’attendre, mais de ce qu’on m’a dit... Accroche-toi bien, David... »

Je ne répondis rien, car je n’avais aucune idée de son niveau de tolérance vis-à-vis d’un cadavre. Non que je savais tout endurer, mais j’étais certainement plus rodé que lui à l’exercice. Pourtant, j’avoue que je n’étais pas si serein.

J’enfilai mes gants en latex, puis nous passâmes sous la rubalise avant de pousser l’immense porte en bois et d’entrer dans l’église.

Il y avait déjà beaucoup de monde : des gendarmes, des policiers, des TSC vêtus entièrement de blanc. Il régnait un silence de mort. Seul le bruit des appareils photo de la scientifique résonnait.

Le temps venait de s’arrêter.

Nous avançons lentement dans la nef quand, en quelques secondes, je ne sais pas pourquoi, je me mis à dériver vers un état second. Peut-être à cause du discours de Vince, ou de cette scène de théâtre sordide qui me projetait dans le rôle du simple spectateur. Je

subissais l'atmosphère morbide qui marquait les visages et transpirait du lieu. Je venais de rentrer dans un autre monde où le temps ne laissait plus de place à la vie. Je ressentais un poids immense sur mes épaules. J'avancçais comme au ralenti ; le silence avait pris place au sein de cette église. Je n'entendais plus que les battements de mon cœur et ma respiration.

L'air était irrespirable. Je regardai autour de moi et m'arrêtai sur les vitraux de l'édifice. Je crus entendre une musique, le temps de quelques secondes. Je marchais derrière Vincent et une angoisse profonde m'envahit...

Je vis les visages de certains flics complètement décomposés, terrifiés de ce qu'ils venaient de découvrir. Plus loin, au fond, j'aperçus le père Henry, interrogé par un gendarme. Bien que vieilli, il n'avait pas changé, et je le reconnus tout de suite.

Le médecin légiste et les agents de la scientifique avaient déjà parsemé le sol de plots de signalement, de réglettes de tests centimétriques... Je continuai machinalement mon périple jusqu'à la scène de crime.

« David ? David ?

– Oui ? »

Je refis surface.

« Je te présente le docteur Perrin, médecin légiste.

– Bonjour, Doc. On se connaît, on a déjà travaillé ensemble.

– Bonjour, David.

– Bon, alors, si vous me montriez de quoi on parle ? »

Le médecin regarda Vincent d'un air interrogatif.

« Je ne lui ai encore rien dit... »

Perrin enjamba des plots pour se rapprocher de l'immense drap blanc recouvrant la victime. Vu la forme y étant dessinée, on pouvait deviner qu'il cachait un corps de petite taille dont la posture me sembla toutefois bizarre.

Délicatement, le légiste saisit le tissu du bout des doigts et le souleva.

« Nom de Dieu ! » lâcha Vincent.

Hors de contrôle, ma mâchoire inférieure tomba. En une seconde, j'avais été anéanti ! Je savais que la violence humaine et la haine pouvaient être sans limites... Mais la vision de ce bébé sur lequel notre tueur s'était acharné était monstrueuse... non, ignoble ! Quel plaisir peut-on prendre à faire souffrir un être si fragile, si innocent ? Devant moi s'offrait le spectacle le plus bestial que je n'avais jamais vu.

Au moment où le doc avait soulevé le drap, certains avaient de nouveau jeté un coup d'œil afin d'être sûrs de ce qu'ils avaient vu. Leur réaction ne fit que confirmer l'horreur.

Brièvement, Perrin prit la parole pour nous résumer la situation :

« Je vous confirme que ce nourrisson, âgé de quatre ou cinq mois, est décédé. L'analyse ADN, et/ou le témoignage des parents, nous permettront de dire s'il s'agit bien de Gaëlle Parme... bien que je ne sois pas sûr qu'il faille leur montrer son corps. »

Il jeta vers nous un regard entendu, nous faisant comprendre qu'il serait préférable d'éviter l'atrocité de faire identifier le corps aux parents.

Il continua :

« Alors, je ne peux faire aucune confirmation sur l'origine de la mort, seule l'autopsie me le permettra. Mais, a priori, l'enfant aurait succombé à ses blessures, mais vu la température du corps et la rigidité cadavérique, cela remonte maintenant à plusieurs heures. En gros, si c'est bien la petite Parme, elle était déjà morte quand elle a été déposée ici. Selon mes premières constatations, il n'y a pas l'air d'y avoir de fracture au niveau de la boîte crânienne, et les membres supérieurs n'ont pas été cassés. Je vous confirmerai

tout ça grâce aux radios et scanner de l'autopsie. Pour la partie inférieure, je ne peux me prononcer, étant donné que les deux tiers du corps sont emprisonnés dans ce bloc de béton. On distingue des traces de piqûres au niveau des veines des avant-bras. Seules des analyses sanguines nous donneront des résultats précis quant aux produits injectés. Si je me fie aux pupilles, il ne s'agit pas de drogues. On note que diverses lacérations ont été faites. Et il y a une forte odeur de putréfaction, mais son origine n'étant pas visible, elle émane donc probablement de sous le bloc de béton. »

Perrin se racla la gorge, un peu déstabilisé par le visuel et l'odeur.

« On note que plusieurs doigts ont été amputés, certains de manière chirurgicale, mais d'autres de façon plus "barbare", si je puis dire. »

Il prit une pince et souleva la main du bébé :

« On remarque des traces ressemblant à des morsures et... »

Il rapprocha la main du bébé de son visage et la renifla légèrement.

« Je ne suis pas sûr que nous retrouvions des traces ADN de notre tueur, car les résidus blancs et les traces de brûlures sur le bout des doigts restants signifient qu'on les a trempés dans un produit corrosif. Je note aussi une odeur assez forte d'eau de Javel, ce qui serait suffisant pour enlever toutes traces. Mais ça reste à confirmer lors des analyses. »

Le doc se tourna vers Vincent :

« Je vais faire une demande de dérogation pour faire l'autopsie à l'IML de Lyon au lieu de Grenoble, vous et moi gagnerons du temps. »

Il regarda sa montre et nota quelque chose sur son papier.

« Messieurs, il me faut retirer ce bloc de béton pour découvrir ce qu'il cache. Impossible de le faire sur place étant donné les dégâts matériels que cela provoquerait. Je vous donne rendez-vous dès demain pour le début de l'autopsie, si rien ne s'y oppose.

– O.K., Doc, c'est noté. Et on sera là. »

Le médecin replaça le drap sur le corps. Vincent me prit le bras et me tira deux pas en arrière pour discuter discrètement. Il voyait bien que je n'en revenais pas.

« Alors ? me demanda-t-il.

– Euh... je ne sais pas quoi dire, mais en effet, je comprends mieux la situation. Je suis encore sous le choc. De toute façon, en premier lieu, il faut attendre de voir si les techniciens ont découvert des indices, des empreintes... ou n'importe quoi qui puisse nous aiguiller. Ensuite, on réinterrogera tout le monde. En un, les parents, puis les proches, les voisins, les amis, le quartier, les collègues du boulot... Dis-moi, c'est leur unique enfant ?

– Si c'est bien la petite Parme, ils ont aussi un fils de 5 ans.

– Alors, on va à l'école et on interroge l'enseignante et tous les copains du fils, y compris ceux de ses activités extrascolaires... TOUS, on ne laisse rien au hasard. Et il faudra ouvrir une cellule psychologique pour accompagner la ville.

– C'est bon, c'est déjà demandé, ça !

– Parfait. Il faudra qu'on parle aux parents dès que le médecin aura confirmé que c'est bien Gaëlle. On doit les interroger en premier. On n'a pas le choix, ils sont au rang des principaux suspects.

– Nom de Dieu ! jura Vincent. Comment veux-tu qu'on présente ça aux parents ? Qui est capable d'un truc pareil ? Tu peux avoir de la haine envers quelqu'un, mais là, comment peux-tu oser faire ça à un bébé ? Quel plaisir peux-tu trouver...

– Aucun, Vincent, on a affaire à un truc de malade...
On va attraper ce fils de p...

– Chut ! Pas dans l'église !

– Tu es marrant, toi, avec tes “nom de Dieu” !

– Pas faux...

– Il va aussi falloir qu'on interroge dans le détail le père Henry pour tenter de savoir pourquoi l'enfant s'est retrouvé ici en particulier. S'il y a un lien avec lui, l'église...

– Assieu ne va jamais s'en remettre...

– Il faudra surtout tempérer les anciens, quand ils sauront, leur assurer que nous mettons tout en œuvre pour retrouver le meurtrier ; le déploiement de tant d'hommes et de moyens devrait suffire à les convaincre. Ils devraient ainsi pouvoir calmer les autres villageois qui, par respect, les écouteront. Mais on ne laisse rien filtrer des tortures, sinon, ce sera le chaos... »

Pendant que nous discutons, le père Henry en avait terminé avec son interrogatoire préliminaire. Il jeta un coup d'œil dans ma direction et s'approcha lentement. Je pense qu'il n'était pas sûr que ce fût moi.

« David ?

– Bonjour, mon Père.

– Comment vas-tu ? Ça fait si longtemps ! »

Il se rapprocha et prit ma main gauche dans les siennes.

« Mon garçon... »

Quelques secondes passèrent sans que le prêtre décroche un mot. Il me serrait fort la main et son visage exprimait quelque chose d'indéfinissable.

« Ça va, mon Père ? » demandai-je, car je m'inquiétais pour lui après le traumatisme qu'il avait dû vivre.
« Ça fait longtemps, en effet.

– Tu sais, David, j'ai vu des choses dans ma vie... mais ça, ça dépasse l'imaginaire. C'est affreux.

– Mon Père, nous devons vous interroger plus sérieusement, et ce, rapidement, l’informa Vincent.

– Bien entendu, les enfants. Tout ce que vous voudrez. Et comment va ta mère, David ? Ça fait très longtemps que je ne l’ai pas vue.

– Ça va, mais je vous rassure : moi aussi ça fait un moment que je ne l’ai pas vue.

– Je suis content de vous retrouver en pleine forme, les garçons, de voir ce que vous êtes devenus. Je suis fier de vous. Même si c’est malheureux que ce soit dans de telles circonstances. »

Le père Henry ne m’avait toujours pas lâché la main et continuait de la serrer. Mon foutu bras me lançait. Il nous connaissait tellement bien ! Il nous avait accompagnés, Vincent et moi, tout au long de notre jeunesse. Surtout dans nos malheurs. Vincent, lorsqu’il avait perdu son petit frère, et moi, plus tard, lorsque mon père était mort.

Il représentait beaucoup pour nous. Il était droit, humble et comprenait les gens. Du moins, il nous comprenait « nous ». Était-ce par compassion ou par devoir ? Nous savions qu’il avait été marié jeune et que sa femme était morte d’un cancer foudroyant, qu’il était entré dans les ordres à la suite de ça. Peut-être cherchait-il des réponses. Les avait-il trouvées ? En tout cas, il ne demandait rien à personne et était toujours là pour nous, toutes les familles d’Assieu et les « âmes perdues », comme il les appelait. Je pense que lui-même, après la mort de sa femme, était passé par des périodes difficiles, l’alcool, peut-être la drogue, des envies de suicide... et que lui aussi avait été une âme perdue.

« Nous sommes désolés, mon Père, que vous ayez à subir tout ça.

– David... Le plus malheureux dans cette histoire, ce n’est pas moi ; je pense aux parents de cette petite. Sont-ils au courant ?

– Non, pas encore, mais ça va vite se savoir dans le village.

– Écoutez les garçons, il faut que je vous montre quelque chose... Je n'ai rien dit au policier, car lorsque je l'ai reçue, je n'y ai pas prêté attention. Mais là... avec ce qu'il vient de se passer... il faut que vous la voyiez.

– Quoi donc, mon Père ?

– Venez, faisons le tour, c'est dans mes appartements. »

Sortis de la nef, nous empruntâmes le bas-côté pour rejoindre la petite chapelle latérale où le père Henry s'était aménagé un petit local. Il fouilla dans un tiroir et prit une pince avec laquelle, délicatement, il sortit une enveloppe.

« J'évite de rajouter des empreintes, mais je l'ai prise à pleines mains la première fois. Je l'ai reçue trois jours avant que la petite ne disparaisse. Comme je vous l'ai dit, je n'y ai pas prêté attention sur le coup. Mais lorsque j'ai découvert le corps ce matin et que j'ai vu ce bloc de béton, j'ai tout de suite repensé à ça ! »

Le père Henry posa l'enveloppe sur la table et, tout doucement, en sortit une feuille qu'il déplia :

**La religion n'est pas affaire de
croissance mais un instrument
d'unification, un ciment spirituel
impliquant une morale
du bien et du mal.
Tout viendra à vous au bon moment.
Soyez juste patient.**

Vincent et moi restâmes sans voix, jusqu'à ce qu'il lâche un :

« Bordel de merde ! »

Le père Henry reprit :

« Tu l'as dit ! Sur l'instant, je n'ai pas compris, parce qu'il n'y avait rien à comprendre. Mais le plus grave, c'est ce qu'il y a au fond de l'enveloppe. »

Il nous montra : à l'intérieur se trouvait une poudre grise très fine.

« C'est quoi ? demandai-je.

– À vue de nez, je dirais du ciment en petite quantité, répondit le père Henry. J'ai tout laissé dans l'état ; malheureusement, il y a quand même mes traces de doigts sur l'enveloppe et sur le papier.

– Putain ! »

De nouveau, Vincent balançait ses insultes avec un air dépité et désespéré...

« Je suis désolé, mon Père, pour mes mots.

– Ce n'est pas grave, Vincent. »

Je sortis de la chapelle et sifflai un des gars de la scientifique.

« Hé, venez voir ! Mettez ça sous scellés. Je veux une analyse de cette poudre, une analyse de l'enveloppe, une analyse ADN du collant de l'enveloppe...

– Euh... rien que ça ? » ironisa mon interlocuteur.

Je le toisai :

« Oui, je veux tout ça ! Et pour hier ! »

Nos regards étaient froids, mais il comprit que je ne plaisantais pas.

« Le psy est-il en route ? demandai-je à Vincent.

– On devrait en avoir un bientôt, normalement.

– Bon, écoutez, on est devant quelque chose d'atroce, d'ignoble et de prémédité. Et ce mot n'est pas de bon augure. Deux possibilités : c'est soit une vengeance – pourquoi, comment, contre qui, on ne le sait pas encore –, soit... »

Je me tus.

« Soit quoi ? fit Vincent.

– Soit... rien du tout. Il faut qu'on avance. Mon Père, ce message vous a été envoyé chez vous, et je ne dis pas qu'il vous était destiné, mais vous allez devoir chercher autour de vous toute personne qui pourrait vous paraître suspecte. Est-ce que vous vous êtes brouillé avec quelqu'un ? Avez-vous vu des choses anormales ces derniers temps ?

– Non... Mais non... réfléchit-il. J'ai toujours été disponible pour les autres. Là, tout de suite, je ne vois pas.

– Bon, de toute façon, nous reviendrons rapidement vers vous. Et l'église reste inaccessible jusqu'à nouvel ordre. »

Le téléphone de Vincent sonna.

« Oui, Juron, j'écoute... Oui, bonjour, monsieur le maire... Oui, très bien, nous sortons immédiatement. »

Vincent se tourna vers moi :

« David, le père de la petite Gaëlle va débarquer ici, il sait que nous sommes là, "radio Assieu" vient de se mettre en route. Il faut le stopper, il ne faut pas qu'il entre dans l'église. »

Vincent prit sa radio :

« Ici le lieutenant Juron, je veux des renforts policiers devant la porte de l'église. Personne n'entre sans mon autorisation.

– *Ici équipe 2, message bien reçu, on se met en place.* »

Vincent me lança :

« Il faut qu'on sorte et qu'on l'intercepte.

– On y va ! Mon Père, prenez vos affaires et suivez-nous. »

Lorsque nous ressortîmes, nos collègues avaient déjà pris place. Au pied de l'escalier, un groupe d'anciens attendait. La meute commençait à réagir.

« Y a quoi là-haut, dans l'église ? cria l'un d'entre eux.

– C'est une scène de crime, l'accès est donc interdit, expliquai-je. La police a déjà attaqué son enquête, et vous comprendrez que nous ne pouvons pas vous en dire plus pour le moment.

– Vous nous cachez quoi, hein ? »

Toucher à un habitant d'Assieu, c'était comme si, lors d'une mêlée de rugby, vous décidiez de mettre une baffe à l'un de vos adversaires... vous saviez ce que vous risquiez.

« C'est la petite, là-haut ? Vous avez retrouvé le salaud qui l'a enlevée ? Elle est vivante ? Il l'a tuée ? »

Les questions fusaient et leur agacement grandissait.

« S'il vous plaît, veuillez ne pas rester là, nous enquêtons... »

Avant que je n'aie eu le temps de finir ma phrase, le père de Gaëlle débarqua en trombe au volant de sa voiture. Les crissements de ses pneus résonnèrent dans tout le village.

Le moteur tournant encore, il s'éjecta de son véhicule comme une furie. Courant en direction de la porte de l'église, il hurlait le prénom de sa fille. Accablé de tristesse et de haine, il n'espérait au fond qu'une seule chose : que nous n'ayons pas trouvé sa petite, ou qu'elle soit encore en vie, que les villageois qui l'avaient appelé pour lui dire que des tas de flics avaient délimité une scène de crime s'étaient trompés, que ce n'était pas pour elle, qu'elle n'était pas morte, que...

« Où est-elle ?... Gaëlle ! » hurlait-il.

Vincent se tourna vers les policiers.

« On ne le laisse pas entrer. Mais allez-y doucement, O.K. ? »

« Gaëlle !? Gaëlle !?... »

Il continuait de crier tout en courant dans notre direction.

Il monta les marches quatre à quatre.

« Laissez-moi passer ! Gaëëëlle ! »

Il tenta de forcer le barrage des flics.

« Calmez-vous ! Monsieur, calmez-vous ! »

Mais il n'écoutait pas, trop occupé à essayer de voir à l'intérieur, espérant – ou redoutant – y apercevoir sa fille. On le sentait effondré. Il criait, hurlait, pleurait à chaudes larmes, de peur, de haine, de crispation. Ses nerfs avaient lâché. Tenant à peine sur ses jambes, il luttait avec ses dernières forces pour tenter d'échapper aux flics qui lui barraient la route.

Depuis la disparition de son enfant, il ne dormait plus, ne mangeait plus, ne vivait plus, et à cet instant, face à cette chaîne humaine qui s'efforçait de le repousser, sûrement comprit-il la vérité... Le désespoir le plus profond et le plus sombre le frappa alors de plein fouet.

Il savait ce qu'il y avait dans cette église : la chair de sa chair, son ultime amour qu'il avait perdu à jamais. Pourtant, sans relâche, il tendait les bras pour essayer de franchir cette barrière humaine, espérant peut-être toucher le corps de Gaëlle, sentir son odeur, la prendre dans ses bras.

Mais notre mur de flics était bien solide et ne laissa rien filtrer. Les anciens, voyant leur ami désemparé, et que nous l'empêchions de passer, ne décoléraient pas, eux non plus. Très rapidement, ils commencèrent à monter les marches pour essayer de l'aider.

En quelques secondes, la cohue fut totale aux abords de l'église. Des flics, en nombre, accoururent en renfort. Les vieux essayaient de nous pousser, et M. Parme, aussi fragile qu'il fût, continuait sa lutte acharnée alors que le père Henry ne parvenait pas à les raisonner. Ça se poussait, ça criait, ça hurlait. On était à la limite du débordement.

Puis le maire, Antoine Garnier, arriva et tenta à son tour de calmer les ardeurs de chacun. Mais sa présence ne fit qu'empirer les choses. Les anciens l'insultèrent. Les injures fusaient de toutes parts.

Nous étions maintenant débordés.

Personne ne s'écoutait. Le chagrin avait laissé place à un véritable déferlement de colère : une fille d'Assieu venait de disparaître.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr